



ZORA NEALE HURSTON

*Mais leurs yeux
dardaient sur
Dieu*

ℤ

« L'un des plus grands écrivains
de notre époque. »

TONI MORRISON

« La mélodie noire abreuve la poétique de ce roman d'amour d'une tendresse folle, dont la puissance littéraire le rapproche des plus grands – Faulkner, Steinbeck... Éblouissant. » Valérie Marin La Meslée, *Le Point*

« Ode à l'amour, à la liberté de choisir son destin. » Christine Chaumeau, *Télérama*

« Son nom est peu connu en France, mais l'influence de Zora Neale Hurston sur la littérature américaine a été considérable. Toni Morrison, prix Nobel de littérature, n'a cessé de proclamer sa dette à l'égard de celle qu'elle considère comme sa mère en littérature. Cela n'a rien de surprenant, puisque toute l'œuvre de Hurston s'était donné pour tâche de restituer la richesse et l'originalité de la culture noire des États-Unis, celle de son enfance, et d'en transmettre l'héritage. [...] Un des plus beaux hommages jamais rendus à la culture de ceux que, bon gré mal gré, elle considérait comme "son peuple". » Didier Éribon, *Le Nouvel Observateur*

« Un grand roman d'apprentissage et d'émancipation. » Catherine Simon, *Le Matricule des anges*

« L'écrivaine (...) saisit les contradictions du rêve américain dans une prose d'une richesse affolante. » Gladys Marivat, *Le Monde des livres*

« La puissance de cette histoire provoque un immense plaisir de lecture. » Stéphane Place, *Europe 1*



MAIS LEURS YEUX DARDAIENT SUR DIEU

ROMAN

ZORA NEALE HURSTON



« Elle savait maintenant que le mariage ne faisait pas l'amour. Ainsi mourut le premier rêve de Janie, ainsi devint-elle femme. » Mariée avec Logan, un fermier plus âgé qu'elle, Janie s'ennuie. Sa grand-mère lui a imposé cette union, persuadée d'assurer ainsi un avenir stable à sa petite-fille, qu'elle a élevée tout en travaillant comme gouvernante pour une famille de Blancs en Floride. Le mari de Janie voit en elle une jeune fille capricieuse, rétive au rôle de femme d'intérieur. Impatiente d'échapper à un avenir tout tracé, Janie se laisse alors charmer par « un citadinisé, un homme d'élégance. [...] Rien que la chemise et les tours-de-bras de soie suffisaient à éblouir le monde ». Cet ambitieux devient maire d'Eatonville, en Floride, la première ville entièrement habitée par des Afro-Américains, et use de la beauté, de la jeunesse et de l'intelligence de Janie comme d'un trophée. Bientôt Janie se sent à l'étroit dans ce rôle imposé de femme de notable...

Au fil du récit, raconté par Janie dans un long flash-back, se dessine l'épopée d'une descendante d'esclaves, dans le sud des Etats-Unis du début du xx^e siècle. Née en Alabama, Zora Neale Hurston (1891-1960) fut une pionnière de la littérature féministe afro-américaine. Dans son roman, elle égratigne sa communauté, audace qui lui fut reprochée lors de la publication du texte, en 1937, alors que la ségrégation sévissait toujours en Floride. Dans cette très belle nouvelle traduction, on s'habitue peu à peu aux dialogues en argot avant de se laisser gagner par le rythme et la poésie de cette ode à l'amour, à la liberté de choisir son destin.

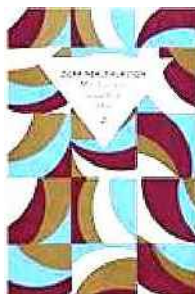
— Christine Chaumeau

| *Their eyes were watching God*, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Sika Fakambi, éd. Zulma, 320 p., 22,50€.



LIVRES/

ZORA NEALE HURSTON
MAIS LEURS YEUX
DARDAIENT SUR DIEU
Un roman américain traduit
par Sika Fakambi. Zulma,
304 pp., 22,50 €.



Suscitant la curiosité des habitants, une femme revient seule «*d'enterrer les morts*» dans la Floride du début du XX^e siècle. Cette femme, c'est Janie Crawford, qui entreprend alors le récit de sa vie et de ses trois mariages à son amie venue la voir. Janie a été élevée par sa grand-mère Nanny, une ancienne esclave, qui l'a protégée jusqu'au bout avant de la voir lutinée par un homme du quartier. «*Moi je veux pas ça que d'aucuns y te broient toutes tes plumes et qu'y te jettent des choses dans la face.*» C'est la langue colorée et inventive de ce roman réédité ici dans une nouvelle traduction, qui charme immédiatement. Comme les péripéties de son héroïne, qui expérimente un mariage sans amour, puis un deuxième avec un joli cœur qui l'utilise comme potiche, avant une troisième alliance idéale, mais à l'issue tragique. Un beau portrait de femme libre. Ce roman culte de l'Afro-américaine Zora Neale Hurston a été publié pour la première fois en 1937. **F.Rl**



CULTURE

Janie, l'anti-Bovary noire

Roman. Toni Morrison, Oprah Winfrey, Zadie Smith ont déclaré leur amour absolu pour « Mais leurs yeux dardaient sur Dieu », le roman culte de Zora Neale Hurston (1891-1960) paru en 1937 et qui vient d'être somptueusement retraduit par Sika Fakambi (1). Sa langue vous rive au destin de Janie Mae Crawford, petite-fille d'esclaves mariée à un vieil homme pour rassurer sa grand-mère malade. Elle le quittera pour un bel ambitieux, avant de connaître l'amour dans les bras d'un plus jeune, inoubliable Tea Cake. L'histoire de cette anti-Bovary appartient à la bibliothèque universelle. Battante, elle s'oppose à sa condition de femme noire aux États-Unis : « *La femme nègre, c'est elle la mule du monde, pour tout ce que j'en ai vu* », disait sa grand-mère. Et Janie : « *Moi, j'ai eu fini de vivre dans la manière de grandmaa, et maintenant j'ai idée de vivre dans ma manière à moi.* » L'écriture de la première anthropologue



L'écrivaine Zora Neale Hurston.

africaine-américaine, membre du mouvement Harlem Renaissance, mêle le style indirect et les dialogues où le « *black english* » ainsi que les expressions vernaculaires des Noirs font résonner le blues, l'inventivité orale d'une sorte de créole, la féerie des contes, amenant, plus encore qu'à entendre, à voir. La mélodie noire abreuve la poétique de ce roman d'amour d'une tendresse folle, dont la puissance littéraire le rapproche des plus grands – Faulkner, Steinbeck... Éblouissant ■ VALÉRIE MARIN LA MESLÉE

1. Editions Zulma, 320 p., 22,50 €.



CULTURE ROMAN

Des mots venus de loin

DES TRÈS BONNS LIVRES, il y en a plein. Un livre comme un éblouissement, c'est plus rare. Ce roman culte écrit en 1937 par l'écrivaine africaine-américaine Zora Neale Hurston revient en France dans une nouvelle et admirable traduction signée Sika Fakambi. Où sommes-nous ? Qui sont ces gens qui parlent une langue aussi étrange, populaire certainement et d'une incroyable poésie et inventivité ? Qui est cette femme que "tous virent revenir car c'était au soleil descendu" ? Ici, presque rien ne se dévoile autrement que dans les dialogues, la narration avance par bonds et par les conversations, dans l'intimité ou sur la place publique. Le résultat est fascinant.

On est à Eatonville, en Floride. Janie est de retour. Elle avait fait scandale en s'enfuyant au bras d'un homme plus jeune et plus pauvre qu'elle. Maintenant, alors que toutes ses connaissances s'abîment dans des "parleries" sans fin à son sujet, elle raconte, à une amie demeurée fidèle, toute sa vie de femme noire, élevée par une grand-mère qui avait connu l'esclavage, mariée trop jeune à un bouseux qui voulait la faire trimer aux champs, s'enfuyant avec un gars ambitieux qui la met derrière le comptoir d'une boutique où elle s'ennuie encore davantage. Et puis les années qui passent et soudain l'irruption du grand amour.

Avec ce parler d'une façon impressionnante, aux mille inventions langagières et à l'énergie phénoménale, les événements et les sentiments bondissent tout au long de la vie de Janie et de ses tentatives d'émancipation. Car si l'auteure célèbre la joie et la ténacité de vivre des noirs américains dans leur ensemble, même au cœur de la misère en ce début de XX^e siècle où s'ancre l'idée de progrès, elle n'oublie pas que tout en bas de l'échelle sociale, toujours, il y a la femme noire. La modernité du roman tient dans ce personnage de Janie sans instruction qui ne théorise rien, et qui pourtant, à l'instinct et quoi qu'il en coûte, fuit les convenances et tous les enfermements identitaires pour aller vers le soleil, l'amour et la fraternité. Janie incarne cette intelligence du cœur qui ne veut connaître que la beauté et "briller de sa propre lueur". Au cours d'une tempête dans les Everglades, qui fait sortir de son lit le lac Okeechobee, l'héroïne, devenue cueilleuse de haricots dans la

"muck" (marécage), va connaître des heures terribles. Une tragédie grecque matinée de Faulkner.

Certains écrivains ont une langue si singulière – le plus évident étant Thomas Bernhard –, que pour un peu on se met à parler et à penser comme eux, contaminés par leur style. Même chose ici, on ne se défait plus de ces incroyables tchatches, entre murmures amoureux, confessions, joutes sociales, où les mots se confondent avec la vie et laissent une longue trace scintillante derrière eux. —

Mais leurs yeux dardaient sur Dieu, Zora Neale Hurston, éd. Zulma, 320 p., 22,50 €.

Une femme en quête de liberté, un grand amour, une nature immaculée et des dialogues endiablés. Un monument de la littérature américaine et un merveilleux ovni.

Par Isabelle Potel

Giving voice

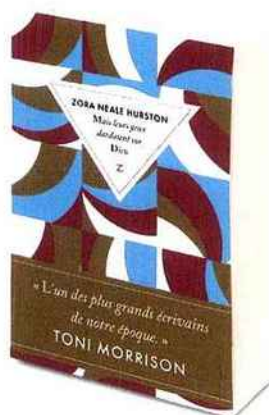
FREEDOM, LOVE, NATURE AND VIVID, FAST-PACED DIALOGUE: A MONUMENT OF AMERICAN LITERATURE BY ZORA NEALE HURSTON.

There are many good novels, but truly dazzling ones are few and far between. *Their Eyes Were Watching God*, written by Zora Neale Hurston in 1937 and recently rereleased in a new French translation, surges ahead by leaps and bounds, revealing nearly everything through dialogue, with fascinating effect. The narrative centers on Janie, an African-American woman who returns to her hometown in Florida after causing a scandal by running off with a younger man. Surrounded by endless gossip, she recounts her life to a friend. Raised by a grandmother who was born a slave, married off to a bumpkin who only wanted her to work in the fields, escaping with an ambitious entrepreneur who put her in charge of a store, which she found even more stifling... The years go by, and suddenly she finds real love.

Told in the vernacular, peppered with linguistic inventions and driven by phenomenal energy, the events of Janie's life unfold in the context of her attempts at real emancipation. Even while lauding the spirit and tenacity of African Americans as a whole, Hurston never lets the reader forget that women of color were at the bottom of the social ladder. The novel achieves a timeless quality in the portrayal of its main character: refusing to relinquish her identity to convention and propriety, Janie forges her own path toward freedom, love and solidarity—at a cost, in particular after a hurricane plunges her and her young lover into a drama worthy of a Greek tragedy.

Some authors have such a distinct, powerful voice that readers find themselves speaking and thinking like the characters in the book. It's impossible not to be enchanted by Hurston's marvelous depictions of conversation, capturing life in words that resonate with enduring brilliance. ■

PHOTO PRESSE



Zora Neale Hurston

Mais leurs yeux dardaient sur Dieu

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Sika Fakambi. Zulma,
2018, 320 pages, 22,50 €.

■ Qu'elle est belle, Janie, qu'elle est lumineuse, lorsqu'elle revient chez elle à Eatonville, en Floride, animée du souvenir de trois maris, d'un ouragan et de tant d'autres choses ! C'est qu'un jour sous le poirier, alors jeune fille, le monde l'avait conviée à être témoin de sa beauté. Le monde recommençait en elle, faisant naître le désir de rencontrer l'être magnifique avec qui le partager. Mais, avant que la vie ne lui présente Tea Cake, un peu vagabond, très musicien, parieur, infrequentable en un mot (mais l'amour de sa vie !), Janie devra s'extraire à plusieurs reprises des chaînes bien emmêlées que sont les réflexes hérités de l'esclavage, l'ascendant impérieux des hommes sur les femmes et les ragots de village. Pensez, une femme de quarante ans qui a l'intention d'« utiliser tout son (soi)-même », ça dérange... Et, pourtant, Janie n'est pas une paria, au contraire : sa différence s'impose comme une élection et nombreux sont ceux qui s'abreuvent à son rayonnement naturel, reconnaissant l'exception d'une âme et d'un corps qui veulent s'accorder ensemble. Qu'est-ce qui fait que ce roman de 1937, dont le cadre est une des premières villes administrées par les Noirs eux-mêmes, au début du XX^e siècle, nous empoigne par le cœur et avive en nous l'urgence de vivre et d'aimer ? C'est le style

unique de Zora Neale Hurston, grande figure du mouvement de la Renaissance de Harlem, qui a ciselé dans le dialecte des Noirs de Floride des dialogues délicieux et justes ; et puis, c'est la traduction époustouflante de Sika Fakambi, qui a convié à sa table le français du Québec, Boby Lapointe et Roald Dahl, et quelques muses personnelles, pour animer les palabres du soir où Janie raconte sa vie, répondant « au plus ancien désir humain : se raconter soi-même ». Une extraordinaire redécouverte.

■ Agnès Mannoorettonil

John Edgar Wideman

Deux villes

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean-Pierre Richard. Gallimard,
« L'Imaginaire », n° 704, [2000]
2018, 288 pages, 8,50 €.

■ Le titre évoque inmanquablement le roman de Charles Dickens, *A Tale of Two Cities* (1859). La ville comme *topos* et trope figure au cœur de cette œuvre poignante qui chante une longue lamentation en mémoire des injustices – un *blues* pour re-dire, envers et contre tout, la beauté de l'amour et de la vie. L'action met en scène une pluralité d'endroits et de moments évoqués alternativement par un trio de personnages dont les points de vue forment un coryphée tragique, réuni sur la scène d'un cruel présent : Robert Jones et ceux qu'il a aimés, martyrs sacrifiés à la haine ; Monsieur Mallory, dont les souvenirs de guerre en Italie convoquent d'autres espaces et liens ; et, entre les deux



CRITIQUE DOMAINE ÉTRANGER

La voix de la femme noire

ZORA NEALE HURSTON SORT DE L'OMBRE AVEC *MAIS LEURS YEUX DARDAIENT SUR DIEU*, UN GRAND ROMAN D'APPRENTISSAGE ET D'ÉMANCIPATION. RÉÉDITION.

L'histoire peut se résumer en cinq lignes : après de longues années d'absence, Janie Mae Crawford revient dans sa petite ville de Eaton, en Floride ; elle a 40 ans passés, un postérieur « *ferme comme une paire de pamplemousses* » sous sa salopette de toile et une telle expérience de la vie (trois mariages, deux maris plaqués et un ouragan) qu'elle décide, le soir tombant, d'en faire le récit à sa meilleure amie, Phoeby. Sauf que le résumé d'une intrigue, si séduisante soit-elle, ne dit rien de la forme et du style d'un livre. De ce point de vue aussi, et peut-être surtout, *Mais leurs yeux dardaient sur Dieu*, roman paru aux États-Unis en 1937, est juste phénoménal : une splendeur de modernité et d'audace. Alice Walker ne s'y est pas trompée, qui, en 1975, a tiré de l'oubli son auteure, Zora Neale Hurston (1891-1960), saluée par Toni Morrison comme « *l'un des plus grands écrivains de notre époque* ».

La langue, donc. Le dialecte afro-américain, choisi comme matériau de base du travail d'écriture – et la traduction magnifique qu'en fait, ici, Sika Fakambi – sonne à nos oreilles du XXI^e siècle (rap, slam and C°) comme une évidente prouesse. Sous la plume virtuose de Zora Neale Hurston, anthropologue de formation et qui fut une

figure de proue du Harlem Renaissance, mouvement culturel important de l'entre-deux-guerres, c'est la vie même qui surgit des pages et des lèvres de ses personnages. Tels Hicks le frimeur et Coker le sage :

« - Oh moi j'ai pas de problème à attendre ! Même je compte rester attendre jusqu'à tant que l'enfer y soye pris de gel.

- Aoow, laisse faire ! Ça c'est une femme elle veut pas de toi. Faut que t'apprennes que c'est pas toutes les femmes du monde qui sont venues à grandir dans une distille de terbentine ou un camp de bûcheronnage. Y a des femmes qui sont juste pas pour tes abords. Elle tu pourras pas jamais l'avoir avec aucun sandwich au poisson ».

Déroutante au début, la langue de *Mais leurs yeux...* devient très vite d'une clarté dansante, qu'on ne se lasse pas d'entendre, de suivre et d'écouter. Elle donne à voir les gens qui parlent, sans qu'il soit besoin de les décrire. Génial ? Pas du tout ! hurlèrent en chœur les critiques, à la sortie du livre. Zora Neale Hurston fut accusée de ridiculiser les Noirs et, ce faisant, de servir la soupe aux (lecteurs) Blancs. L'écrivain Richard Wright fut l'un de ses plus virulents contempteurs. On reprocha aussi à l'auteur de ne pas écrire dans une langue châtiée, la seule acceptable en vraie littérature ! L'argument, hélas, sert encore au-

jourd'hui, qui pousse certains écrivains classés francophones à se rogner les ailes en « corrigeant » leur texte.

Si *Mais leurs yeux...* fit un flop à sa sortie, ce fut sans doute aussi à cause des sujets abordés – tabous, à l'époque. Avec pudeur, mais sans fard, Janie la narratrice dit le corps dans tous ses états, le corps des femmes violenté et brisé, parfois aimé, son propre éveil à la sensualité, ces corps qui sont « *à plaisir et à donner plaisir* ». D'abord mariée à un vieux paysan, Janie devient ensuite l'épouse d'un ambitieux, qui rêve de « *faire entendre sa voix grand* » sans jamais écouter la sienne. Et Janie se rebelle : elle s'enfuit et va de l'avant. Jusqu'à trouver l'amour enfin, avec Tea Cake. « *L'amour c'est comme la mer. C'est une chose ça bouge, mais n'empêche même, ça s'en va prendre forme aux rivages que ça touche, et ça change à chaque rivage* », explique-t-elle à Phoeby.

Roman d'apprentissage et d'émancipation, *Mais leurs yeux dardaient sur Dieu* est devenu un livre-culte aux États-Unis, où il a été réédité en 1977. En France, il a connu une première traduction en 2006, qui n'a pas rencontré le succès. « *C'est un livre que j'aime infiniment et il m'a semblé important de lui donner une deuxième chance* », souligne Laure Leroy, qui dirige la maison d'édition Zulma. Gageons que le vent tourne et qu'il soit enfin favorable à Zora Neale Hurston ! Tour à tour adulée, oubliée, adulée de nouveau, la géniale touche-à-tout, née en Alabama et morte dans la misère à Fort Pierce, a laissé derrière elle plusieurs textes, parmi lesquels *Barracoon*. Elle y donne la parole à Cudjo Lewis, arrivé en Amérique en 1859 par l'ultime bateau négrier, et qu'elle avait longuement interviewé (et photographié) au début des années 1930. Ce témoignage exceptionnel aura mis quatre-vingt-sept ans avant d'être édité aux États-Unis : rejeté car écrit en dialecte, il vient d'être publié au printemps dernier par Amistad Press...

Catherine Simon



© Carl von Vechten

Zora Neale Hurston

Mais leurs yeux dardaient sur Dieu,
de Zora Neale Hurston
Traduit de l'américain par Sika Fakambi,
Zulma, 320 pages, 22,50 €

America

L'AMÉRIQUE COMME VOUS NE L'AVEZ JAMAIS LUE
4 FOIS PAR AN ET PENDANT 4 ANS



*Zora Neale
Hurstun* (1891-1960)

LE JOUR QUI A TOUT CHANGÉ : Figure prééminente de la Renaissance de Harlem, collaboratrice de la revue *Fire !!*, Zora Neale Hurston crée un véritable choc lorsqu'elle publie *Their Eyes Were Watching God*, le 18 septembre 1937. Parce que ce roman use largement du dialecte afro-américain. Parce que l'intrigue se déroule dans la Floride ségrégationniste, inspirée de son enfance à Eatonville. Parce que, surtout, Hurston s'y attaque moins au racisme qu'aux divisions entre les Noirs, et notamment au rapport entre hommes et femmes au sein de la communauté. « J'ai écrit un roman, pas un traité de sociologie », se défendra l'auteur, dont l'œuvre, redécouverte par l'écrivain Alice Walker, finira par s'imposer comme l'une des plus importantes du siècle aux États-Unis. Méconnu en France, le roman sera enfin réédité aux éditions Zulma à la rentrée, sous le titre *Mais leurs yeux dardaient sur Dieu*. *



culte TOUJOURS ACTUEL

UN CHEF-D'ŒUVRE – et l'un des tout premiers romans écrit par un emblème de la littérature afro-américaine. Première femme noire diplômée d'anthropologie, puis l'une des figures du

«MAIS LEURS
YEUX DARDAIENT
SUR DIEU»,
Zora Neale Hurston,
Zulma, 336 p., 21 €.

mouvement de la Renaissance de Harlem, Zora Neale Hurston est aujourd'hui considérée comme «l'un des plus grands écrivains de notre époque», selon



Toni Morrison. Paru en 1937, *Their Eyes Were Watching God* est aussi percutant aujourd'hui que lors de sa parution aux États-Unis en 1937. C'est l'une des œuvres de la littérature afro-américaine les plus encensées, étudié dans tous les lycées américains, adapté par Oprah Winfrey pour la télévision. À redécouvrir dans une traduction magistrale. ■ C.F.



ROMAN
ZORA L'EXPLORATRICE

La plus grande auteure dont vous n'aviez pas encore entendu parler.

Des enguirlandages de Zadie Smith (« J'aime ce roman comme aucun autre. ») à ceux d'Oprah Winfrey (« Le plus beau roman d'amour de tous les temps. »), où se trouvait-on pendant toutes ces années tandis que la planète mondano-bibliophile dévorait passionnément *Mais leurs yeux dardaient sur Dieu*, paru en 1937 ? Peut-être un peu loin, en tant que Français, d'une « œuvre qu'encore aujourd'hui je ne sais comment traduire », nous confie malicieusement Sika Fakambi, traductrice voyageuse nourrie du français d'Amérique, d'Afrique de l'Ouest – « une oreille à l'affût de ce que la langue peut faire ». **Dans ce portrait de femme, petite-fille d'esclave, amoureuse, mal mariée, pauvre mais souveraine par le verbe**, le récit oral tient la majeure place, et va loin dans la verdeur. Les passages non parlés usent, eux, d'une très puissante liberté poétique. Le mix des deux donne une espèce de langue-fièvre, épaisse et abondante, à la conquête d'un coin d'abstrait logé à frontière de l'argot et du lyrisme, et qu'on n'avait pas visité depuis ce jour où, prix d'un excès de confiance, on tenta en vain la lecture en VO d'un Faulkner. Match retour. T.R.

***Mais leurs yeux dardaient sur Dieu* de Zora Neale Hurston, trad. Sika Fakambi, éd. Zulma, 320 p., 22,50 €.**

— Love unlimited

Redécouverte de *Mais leurs yeux dardaient sur Dieu* de Zora Neale Hurston.

Un grand classique de la littérature afro-américaine, un chef-d'œuvre de la littérature tout court. **PAR DAMIEN AUBEL**



Zora Neale Hurston (1891-1960) pourrait à elle seule incarner la «Harlem Renaissance.» Soit un mixte d'acuité politique et sociale et d'ambition littéraire d'une rare intransigeance. Une façon d'échapper à l'écueil du militantisme littéraire et ses accents caricaturaux, tout en faisant preuve d'une conscience exacerbée des enjeux de la condition noire aux Etats-Unis. La «conscience», justement, c'est la pierre angulaire, ou mieux l'élan moteur de *Mais leurs yeux dardaient sur Dieu* (1937), le roman canonique de Zora Neale Hurston. Bien plus qu'un cas d'école pour des discussions sur le genre ou les inégalités raciales, *Mais leurs yeux...* est d'abord un échantillon magistral de ce que la fiction peut offrir de plus achevé : la description d'une conscience en devenir.

L'histoire de Janie est autant le déroulé d'une vie et des péripéties qui la scandent, que la progression, étape par étape, de la perception et de

la compréhension de soi. L'enfance dans le giron de la grand-mère qui l'a élevée, c'est le passage d'un monde achromatique, où Janie ne sait pas qu'elle est noire, à la découverte, justement, de la différence des couleurs de peaux. C'est aussi, au contact de la nature, la première appréhension de quelque chose comme une grande pulsion cosmique amoureuse dont elle, la petite Janie, n'est qu'un fragment. Viennent ensuite les grandes histoires d'amour jusqu'au superbe final. Pour raconter tout cela, Zora Neale Hurston ne prend pas le surplomb clinique d'un style analytique. Sa langue chargée d'images, son oralité truculente (mention spéciale à la traduction, qui restitue magnifiquement les dialogues) imprime sa vitalité au texte. C'est peut-être l'enjeu essentiel du livre : la prise de conscience par Janie de la puissance de ses mots. «A force d'écouter les autres, elle en vint bientôt à pouvoir elle-même raconter de sacrées histoires.» Et la sienne n'est pas la moindre...

MAIS LEURS YEUX DARDAIENT SUR DIEU

Zora Neale Hurston, traduit par Sika Fakambi, Zulma, 320 p., 22,50 €



Têtue Janie Mae

DANS CE ROMAN CULTE DE 1937, ZORA NEALE HURSTON DOTE SON HÉROÏNE D'UN LIBRE ARBITRE RAYONNANT ET SALUTAIRE ET NOUS ACQUIERT À SA CAUSE.



© CARL VAN VECHTEN

R O M A N

Mais leurs yeux dardaient sur Dieu

DE ZORA NEALE HURSTON, ÉDITIONS ZULMA, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR SIKI FAKAMBI, 320 PAGES.

9

Il est des injustices dans l'Histoire littéraire. Considérée comme écrivain de premier plan aux États-Unis, célébrée par des figures symboliques fortes comme Maya Angelou et Toni Morrison, Zora Neale Hurston a pour l'instant peu marqué de son empreinte les pays non-anglophones. Seuls Zulma (*Spunk*), le Castor-Astral (*Une femme noire*, titre précédemment choisi pour *Their Eyes Were Watching God*) et les éditions de l'Aube (reprenant les précédents et y ajoutant un recueil et *Des pas dans la poussière*, récit autobiographique) ont jusque-là tenté de faire découvrir sa voix singulière au public francophone, par l'intermédiaire de la traductrice Françoise Brodsky.

Qui était donc Zora Neale Hurston? Une fillette née en Alabama en 1891, *"prompte à la réplique"*. Une étudiante arrivée par aubaine à la Howard University à Washington (non-sectaire dès sa création) où l'écriture prendra racine et où une conscience de soi et de la légitimité de l'identité afro-américaine pourront croître. Les fondations d'Harlem Renaissance et de la revue *Fire!!* (dont Hurston fut co-créatrice avec Langston Hughes) sont là. Intégrée au Barnard College comme première étudiante de couleur en 1925, elle découvre l'anthropologie, à laquelle elle dédiera une partie de sa vie, seulement ralentie par la Grande Dépression. Entre deux voyages de terrain consacrés au folklore noir est publié ce second roman qui sera redécouvert par la militante féministe Alice Walker à la faveur des mouvements pour les droits civiques.

Faire front

"C'était le moment de s'asseoir sur les vérandas sur le bord de la route. C'était le moment d'écouter ce qui vient et de parler." Malgré la pression sociale qui débute sur le seuil de chaque maison d'Eatonville, Jeanie Mae Crawford est une héroïne qui ne s'en laissera conter ni par sa grand-mère, prompte à la marier dès qu'un garçon rôdera de trop près, ni par les trois hommes (le fermier, le puissant, l'amoureux) qui partageront tour à tour son destin. Attachante et opiniâtre, elle subit dans un pre-

mier temps candidement les sorts (l'ennui, les aléas du pouvoir, le mépris de classe et le sexisme) qui lui incombent avant de faire front avec panache. Plus proche de la Nola Darling de Spike Lee (mais avec 50 ans d'avance!) que d'une Emma Bovary afro-américaine, elle est de plus en plus convaincue qu'il y a mieux à attendre de la vie, qu'elle trouvera quelqu'un à qui déballer *"des choses empaquetées et rangées dans des recoins de son cœur"*.

Une version neuve de ce roman émancipateur arrive à point nommé dans cette période qui accorde enfin davantage d'importance à la diversité des voix. Siki Fakambi (pour qui *"toute traduction est politique"*) parvient à rendre avec inventivité le flux vibrant de la langue d'Hurston, sa grammaire qui titube dans les dialogues (comme la vie), sa vivacité irradiante. Ô combien il est réjouissant aujourd'hui de redécouvrir une auteure et un personnage féminin résolument modernes! ●

ANNE-LISE REMACLE

Mais leurs yeux dardaient sur Dieu

ROMAN Ce roman incroyable, par sa force, sa folle qualité littéraire, par son histoire hors du commun (il est originellement paru en 1937), est aussi une démonstration du rôle crucial des maisons d'édition. Découvrir – en l'occurrence exhumé – un texte qui pourrait bouleverser son public et sa société, à petite, grande ou immense échelle, faire ce pari ; prendre des risques pour le traduire (et quelle traduction insensée, extraordinaire, de Sika Fakambi ! Traduire, ce n'est pas trahir : c'est célébrer !), pour l'éditer, l'imprimer, le diffuser... Avons-nous conscience de notre privilège, nous, lectrices et lecteurs francophones, d'accéder aujourd'hui au roman de Zora Neale Hurston ? C'est un portrait de femme fabuleux. Déchirant comme un chant d'esclaves, universel comme une mythologie, héroïque et rebelle, car il est le premier roman connu écrit par une Afro-Américaine (et quelle femme !) née et ayant



Mais leurs yeux dardaient sur Dieu
Zora Neale Hurston,
Zulma 2018, 320 p., 22,50 eur.

grandi dans un pays esclavagiste. Culte, enfin, puisque c'est un chef-d'œuvre qui inspira Alice Walker (c'est elle qui a « redécouvert » ce roman dans les années 1970, s'est

battue pour le faire connaître... et a planté une épitaphe sur la tombe anonyme de Zora Neale Hurston), mais aussi Toni Morrison, Maya Angelou, Zadie Smith... Toutes ces femmes de plume afro-descendantes, autrices merveilleuses, ont été marquées par ce roman. Et vous le serez aussi. Car vous n'avez jamais lu un livre écrit dans cette langue française là, une parole que vous découvrez avec stupéfaction, page après page, en immersion dans le monde de Janie Mae Crawford rêvant de liberté. Ce livre, c'est un affranchissement. (S.P.)

La Massaia

ROMAN Décidément ce mois-ci, que de redécouvertes. Parmi elles flamboie *La Massaia*, ce roman de l'Italienne Paola Masino (1908-1989). Initialement paru par morceaux en 1940, laminé par la censure fasciste, le texte disparut à la fin de la guerre dans le bombardement de son imprimerie et fut reconstitué par l'autrice en 1945 ; Paola Masino elle-même, intellectuelle engagée, fut éclipsée par l'aura de son écrivain de mari. Mais aujourd'hui, c'est bien *La Massaia* (« maîtresse de maison » en italien) qui nous éblouit, odyssée domestique et conte philosophique, portrait, parabole d'une enfant maltraitée – elle grandit dans une malle... –, dressée, et auto-dressée, au rôle de fée du foyer bourgeois, rongée par le feu de la liberté. Parfois elle s'échappe, et des lignes sublimes nous sont alors révélées comme des éclaircies, mais bien vite la matérialité de la vie domestique l'aspire à nouveau et l'émiette de l'intérieur. « *C'était comme si on lui broyait la poitrine à coups de pierres, pour en arracher les images de son escapade nocturne et y ficher à la place son cahier de comptes, des cartons d'invitation et le manuel des règles de courtoisie et de civilité.* » Trépassée, elle s'échine encore à épousseter les clous et les finitions en cuivre de son tombeau : « *Elle les astique des heures durant à l'aide d'un petit mouchoir en dentelle, jusqu'à ce qu'ils soient aussi brillants que les flammes votives brûlant tout autour.* » Le destin tragique de l'œuvre et de son héroïne, l'éclat littéraire et le souffle du texte, l'exposition poétique et crue de violences patriarcales habituellement



sous camisole évoquent d'autres fabuleux romans de femmes à naître au cours des décennies suivantes, comme *L'Art de la joie* de Goliarda Sapienza ou encore *Toilettes pour femmes* de Marilyn French. *La Massaia* s'est glissée hors de son caveau ; plions proprement son mouchoir en dentelle et fuyons avec elle dans la forêt. (S.P.)

La Massaia
Paola Masino
Éditions de La Martinière 2018,
352 p., 20,90 eur.

ROMAN

La femme à part

Une femme marche dans les rues de New York et raconte ses inspirations, souvenirs et observations. C'est Vivian Gornick elle-même, née en 1935, autrice américaine, essayiste et féministe. En Europe, elle est connue sur le tard, à la suite de la traduction en 2017 de son roman autobiographique *Attachement féroce* – trente ans après sa parution aux États-Unis.



La femme à part
Vivian Gornick
Rivages 2018,
200 p., 17,80 eur.

Arpentant sa ville, juste guidée par ses rencontres et sensations, Vivian Gornick raconte ces petits riens sans aucun ordre et lien entre eux qui, mis bout à bout, composent ses journées et font aussi l'existence humaine. Un clochard à la sortie du métro ; un repas mondain au vingtième étage d'un immeuble de Park Avenue ; son plaisir à observer la ville le soir, toutes lumières éteintes ; des conversations prises sur le vif dans le métro – qui rappellent d'ailleurs le *Journal du dehors*

d'Annie Ernaux. La déambulation est aussi prétexte à l'introspection. Surgissent alors les réflexions d'une femme « à part » sur l'amitié – son ami gay Leonard occupe une grande partie des pages –, la vieillesse, la sororité, les échecs amoureux, la littérature, la solitude, la liberté, la révolte... Elle semble parfois loin de nous, et à d'autres moments nous tend un miroir saisissant. Un livre à part. (M.L.)



Livres



MAIS LEURS YEUX DARDAIENT SUR DIEU de Zora Neale Hurston (Zulma)

Considérée par Toni Morrison comme « l'un des plus grands écrivains de notre époque », Zora Neale Hurston fut l'une des premières femmes afro-américaines à publier un roman dans les années 30. Dès son plus jeune âge, Janie, petite-fille d'esclave, est habitée par une irrémédiable envie de liberté. Il lui faudra trois mariages, beaucoup d'énergie, de courage et d'indépendance pour s'émanciper. Cette nouvelle traduction, dont l'écriture évolue au gré des différentes vies de Janie, est l'occasion de (re)découvrir ce roman magistral, qui n'a pas pris une ride. H. R.



leslivres

LE SOIR

La liberté, jamais à bout de souffle, de Zora Neale Hurston



roman
Mais leurs yeux dardaient sur Dieu **
ZORA NEALE HURSTON
Traduit de l'anglais (E-U) par Sika Fakambi
Zulma
320 p., 22,50 €

Il faut célébrer l'extraordinaire travail que représente une traduction, en particulier celle de ce roman de Zora Neale Hurston, dont on s'est surpris à penser, à chaque fois qu'on a ouvert ce livre pour en poursuivre la lecture, qu'il avait dû être considérable pour Sika Fakambi. Un peu comme s'il fallait donner une version anglaise des *Revenances* de Georges Perec.

Dans le roman de Hurston, initialement paru en 1937, l'anthropologue et écrivaine américaine transcrivait le parler populaire afro-américain du début du siècle dernier, aux antipodes d'une langue académique, poussant le vice plus loin encore : bien au-delà des particularités langagières d'une communauté, elle dotait chaque personnage de ses propres tics et expressions idiomatiques.

Déroutant dès l'abord quand le

personnage principal du roman, Janie, inaugure le récit de sa vie, expliquant : « Une fois qu'on a bien zyeuté la photo et tout le monde s'est vu pointé dessus, reste plus personne à montrer sauf une pite noire vraiment noire avec des cheveux longs là au proche d'Eleanor. Moi c'est là que j'étais supposée à me trouver mais moi la pite noire toute noire je pouvais pas croire qu'elle était moi. »

Une influence majeure

De lourds efforts de lecture en vue, qui exigent une grande concentration pour avancer dans la lecture de *Mais leurs yeux dardaient sur Dieu*. Roman qu'on n'ose pas imaginer, après coup, écrit autrement, dans une langue châtiée, à l'instar du *Belle mer-*

veille de James Noel, ou le *Petit pays* de Gaël Faye.

Aux Etats-Unis, Zora Neale Hurston jouit d'une renommée énorme, figure du mouvement de la Renaissance de Harlem né dans l'entre-deux-guerres, qui était à la fois littéraire, musical et artistique. Pionnière, pour certains, de la lutte pour l'émancipation des femmes noires aux Etats-Unis, citée par Zadie Smith et Toni Morrison parmi leurs influences majeures.

C'est aussi ce que relate le roman, l'émancipation de Janie, élevée chez des Blancs par sa Grand-Ma, une ancienne esclave. Janie qui, à 16 ans, se retrouve mariée de force, avant de céder aux mirages de l'amour-passion, qui prend les traits d'un fort en gueule, Joe Starks, qui l'emmène dans la ville d'Eatonville pour lui offrir une vie nouvelle et répondre à ses rêves de lumière.

Ceux-ci ne s'éteignent jamais complètement, malgré les coups de Joe et la violence sociale qui s'abat sur la jeune fille. A son décès, Janie trouvera le renouveau dans les bras d'un homme plus jeune qu'elle, ne cédant pas un pouce à ses aspirations à la liberté.

Droite et debout jusqu'à la dernière ligne et à son dernier souffle.



Zora Neale Hurston, décédée en 1960. © CARL VAN VECHTEN

CEDRIC PETIT



Livre de
la semaine

Une femme noire

Tel était le titre choisi lors de la première publication en français du roman de **Zora Neale Hurston**, paru aux Etats-Unis en 1937. Les éditions Zulma ont l'excellente idée de rééditer aujourd'hui ce texte magnifique et percutant d'une anthropologue et écrivaine afro-américaine trop peu connue en Europe. Elles le font sous un titre proche de l'originel *Their Eyes Were Watching God* : *Mais leurs yeux dardaient sur Dieu*. D'emblée, un ton, une atmosphère. Et une attente que le récit ne décevra pas. Voici donc l'histoire d'une femme noire, qui s'en revient « d'enterrer les morts. Pas les morts malades et agonisants entourés d'amis à leur chevet et leurs pieds. Elle revenait des

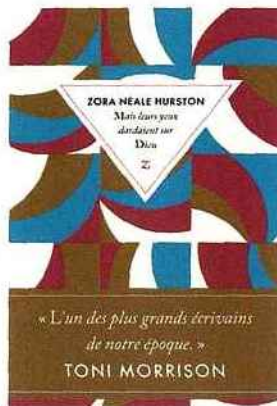
boursofflés et des détrempés ; les morts soudains, aux yeux grands ouverts, rendant jugement. » Cette femme de retour dans sa bourgade de Floride après avoir côtoyé l'enfer dans les Everglades, c'est Janie.

Une « *vieille qu'a passé quarante avec ses cheveux qui swinguent dans son dos comme une jeune fille* », voilà ce qu'on murmure sur son passage.... Tout en lorgnant ses formes, que sa salopette crasseuse souligne. Tout en lui enviant sa force. Car elle, elle a osé tout quitter pour partir avec ce jeune homme de Tea Cake qui lui « *a donné toute la consolation qu'on peut trouver dans ce monde.* »

Ce parcours peu banal vers l'émancipation et le bonheur, elle le raconte à son amie Pheoby au soir de son retour. En un long flashback dont on regrette de voir

arriver la fin. Car, outre l'intérêt de tout ce que vit et ressent Janie, de ses choix courageux, de ses vies successives, c'est la magie de la langue qui porte ce roman. La remarquable traduction de **Sika Fakambi** rend aux nombreux récits et dialogues la saveur de cette langue particulière, émaillée de « *Loawd* », de « *broda* » et de « *gal* », d'expressions familières, de contractions, d'images saisissantes aussi. On a l'impression de plonger dans la langue américaine mâtinée de créole, telle qu'on la parle alors dans le Vieux Sud lorsqu'on est, comme Janie, de ces gens qui aiment à faire de leur vie une belle histoire à raconter. Inoubliable !

♦ FRED ROBERT ♦



Mais leurs yeux dardaient sur Dieu
♦ Zora Neale Hurston traduit de l'américain par Sika Fakambi
éditions Zulma 22,50 €



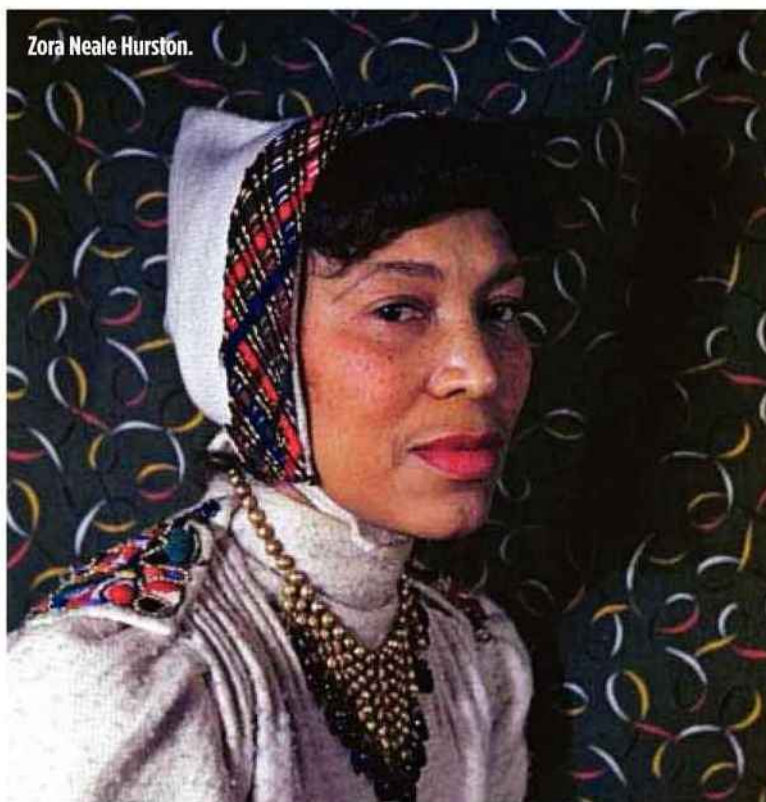
CULTURELIVRES

« Mais leurs yeux dardaient sur Dieu », de Zora Neale Hurston

(traduit de l'américain par Sika Fakambi, *Zulma*, 320 p., 22,50 €).

L'histoire de cette Bovary libérée appartient à la bibliothèque universelle. Elle est signée de la première anthropologue afro-américaine, Zora Neale Hurston (1891-1960), membre du mouvement Harlem Renaissance, une légende outre-Atlantique. Son héroïne s'oppose à sa condition de femme noire aux Etats-Unis : « *La femme nègue, c'est elle la mule du monde, pour tout ce que j'en ai vu* », disait sa grand-mère. Janie, elle, a d'autres vues : « *J'ai idée de vivre dans ma manière à moi.* » Ce roman (paru en 1937) revient en librairie dans la nouvelle et somptueuse traduction de Sika Fakambi, déjà primée pour sa traduction de « Notre quelque part », de Nii Ayikwei Parkes, chez le même éditeur. Celui-là aussi, il faudra le lire !

V. M. L. M.



Zora Neale Hurston.

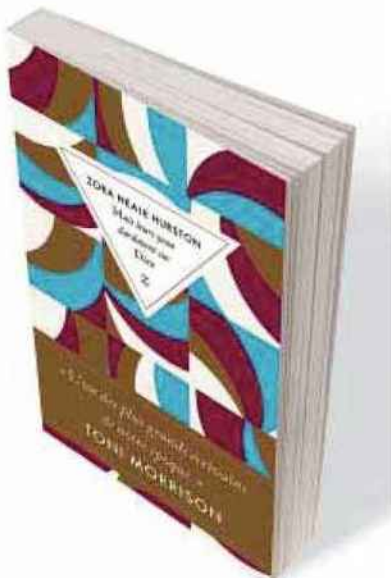


Sélection

Zora Neale Hurston, une pionnière afro-américaine

Née d'un viol, élevée par sa grand-mère autrefois esclave, la belle et intrépide Janie Mae Crawford brûle de connaître l'amour et la liberté. « *Moi ce que je veux c'est utiliser tout mon moi-même* » ; « *Moi j'ai eu fini de vivre dans la manière de grandmaa* », déclare-t-elle. Plutôt que de croupir aux côtés du vieux Logan ou de l'ambitieux Joe Starks, son second époux si prompt à lui rabattre le caquet, elle s'éprend d'un jeunot très noir et sans le sou, puis le suit dans les Everglades, où s'épanouissent les champs de haricots... et la ségrégation. Ainsi va la Floride au début du XX^e siècle. Publié aux Etats-Unis en 1937, ce roman, monument littéraire de Zora Neale Hurston (1891-1960), est d'un féminisme révolutionnaire. L'écrivaine, qui fut anthropologue et membre de la Renaissance de Harlem, saisit les contradictions du rêve américain dans une prose d'une richesse affolante. En mars 2019 paraîtra chez JC Lattès la traduction de *Barracoon*, récit inédit basé sur les entretiens d'Hurston avec le dernier survivant de la traite atlantique. ■ GLADYS MARIVAT

Mais leurs yeux dardaient sur Dieu (*Their Eyes Were Watching God*), de Zora Neale Hurston, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Sika Fakambi, *Zulma*, 320 p., 22,50 €.



DÉSIRER, S'AFFRANCHIR ET BONDIR VERS LE SOLEIL AVEC ZORA NEALE HURSTON

TEXTE Alice Zeniter

Prix Goncourt des lycéens en 2017 pour *L'Art de perdre*, Alice Zeniter est écrivaine et dramaturge. Dans son dernier roman, *Comme un empire dans un empire*, elle dresse le portrait de deux jeunes gens qui subliment leur désarroi par une soif d'engagement et d'action.

L'écrivaine afro-américaine Zora Neale Hurston, disparue en 1960, a longtemps été ignorée en France.

La romancière Alice Zeniter retrace le destin de cette féministe avant l'heure et de Janie, l'un de ses personnages-clés : deux femmes noires en quête d'émancipation et de liberté dans l'Amérique raciste des années 1930.



Zora Neale Hurston jouant des percussions, 1937.
© NEW YORK WORLD-TELEGRAM & SUN COLLECTION

Je n'ai pas découvert son existence au sein d'un panthéon de la littérature américaine qui ne retient que les patronymes. Elle n'est pas arrivée parée de l'aura du monstre ou du monument. Elle s'est glissée dans ma boîte aux lettres en 2018 lorsque Sika Fakambi, traductrice de *Mais leurs yeux dardaient sur Dieu*, m'a fait parvenir le roman de cette autrice que je ne connaissais pas.

Je pense à elle, depuis, comme à quelqu'un qui s'est faufilée doucement dans mes pensées et ma bibliothèque et je l'appelle Zora, en souriant. C'est mon premier réflexe. Et puis je me corrige. Je me dis qu'elle n'aurait pas voulu être de ces femmes qui n'ont qu'un prénom, deux ou trois syllabes chaleureuses et familières, «une douceuse poupée de son» aurait-elle écrit. J'ai appris depuis que son ombre est immense, qu'elle peine à tenir sous les trois mots : Zora Neale Hurston.

1. Kaoutar Harchi, «Zora Neale Hurston, l'ancêtre politique», revue *Ballast*, 20 décembre 2017.

UNE VIE DÉPENDANTE DE MÉCÈNES RICHES ET BLANCS

Sa vie est une trajectoire circonflexe : une ascension fulgurante qui l'emporte loin de l'Alabama (où elle est née en 1891) et, sur la fin, une chute affreuse et banale, si lente qu'elle ne fait pas de bruit. Dans un premier temps, le parcours scolaire de Hurston est à même de faire croire, sinon au rêve américain, du moins à un ascenseur social (elle est d'ailleurs la première à le vanter) : la fillette qui lavait les marches de son école de Jacksonville quand son père ne pouvait plus payer ses frais de scolarité part étudier à Howard University (Washington), puis au Barnard College (New York), où elle est la première étudiante noire et où elle obtient son diplôme d'anthropologie en 1928. Cette vision de la jeune femme de couleur brillante dont le «mérite» est reconnu par l'institution doit cependant être contrebalancée par le fait que Hurston

bataille toute sa vie pour trouver l'argent nécessaire à ses années d'université comme à ses études de terrain en tant qu'anthropologue ou à l'écriture de ses textes. Elle reste dépendante de mécènes divers, tous riches et blancs, au long de sa carrière : des «papas» et des «marraines» qu'il faut satisfaire, qui veulent *en avoir pour leur argent*. Dans son article sur Hurston publié dans la revue *Ballast* en 2017, l'écrivaine et sociologue Kaoutar Harchi voit dans cette succession de «bienfaiteurs» une des raisons pour lesquelles les violences racistes apparaissent si peu dans l'écriture de Hurston –elles n'en sont pas pour autant absentes, j'y reviendrai–, un «*procès de polissage produit par les conditions symboliques et matérielles de l'écriture elle-même : la pression des éditeurs, les manipulations des mécènes, les exigences des présidents de fondation*».

ON NE PEUT PAS NE PAS LIRE SES LIVRES

Dans les années 1920, Hurston se trouve donc à New York, et c'est pendant cette période qu'elle devient une des figures incontournables du mouvement Harlem Renaissance, notamment en gagnant quatre des prix littéraires décernés par le magazine *Opportunity* lors d'une soirée de 1925. Elle est également l'une des cofondatrices de la revue *Fire!!* qui ne connaît malheureusement qu'un unique numéro avant que les bureaux de la rédaction ne soient partiellement détruits par... le feu. Sur les quelques photos que l'on trouve d'elle à l'époque, elle a un sourire immense, les sourcils arqués et des chapeaux à l'élégance crâne qui tracent une diagonale au travers de l'image. C'est à la fin des années 1920 qu'elle et Langston Hughes deviennent amis (peut-être plus), animés par le même désir de créer une littérature noire qui montrerait la créativité de la communauté afro-américaine – bien que leurs opinions politiques soient à l'opposé, Hurston se proclamant républicaine et Hughes communiste. Il lui présente sa «marraine», Charlotte Mason, et une nouvelle mécène riche et blanche fait son

entrée dans la vie de Hurston. Entre 1928 et 1932, c'est Mason qui finance les travaux que Hurston mène sur le folklore noir américain dans le sud du pays, d'où naîtra notamment le recueil *Mules and Men*, paru en 1935.

Les années 1930 sont pour Hurston des années d'études de terrain (aux États-Unis mais aussi en Jamaïque et en Haïti) et d'écriture (elle publie trois romans et deux livres qui rendent compte de ses travaux). Les livres ne se vendent pas très bien, et certaines des critiques, notamment celles qui émanent de la communauté afro-américaine, sont violentes mais elles disent aussi, en filigrane, la place que Hurston occupe : on ne peut pas ne pas lire ses livres, on ne peut pas ne pas en parler – quand bien même on les déteste.

Les années 1940 ressemblent encore un peu aux années 1930, mais les voyages et l'argent se font plus rares. Dans un article² du *Los Angeles Times*, l'écrivaine Elizabeth Mehren rappelle qu'en additionnant les droits de ses romans, pièces, essais et nouvelles, Hurston a touché moins de mille dollars au cours de sa vie (on comprend mieux la nécessité du mécénat). C'est en 1942 que Hurston publie son autobiographie, *Dust Tracks on a Road*, laquelle peut encore raconter une histoire d'ascension en ignorant la dernière décennie qui se profile...

DIRE SON NOM ENTIER QUAND ON PARLE D'ELLE

Dans les années 1950, Hurston, installée en Floride, retombe dans la pauvreté. L'assistance publique remplace les mécènes et les chèques des éditeurs. Elle écrit notamment « Ce que les éditeurs blancs ne publieront jamais », un article pour le *Negro Digest* dans lequel apparaît cette phrase qui pourrait résumer sa vie : « *Un Noir qui a fait des études n'est pas pour autant une personne comme les autres, il n'est qu'un problème intéressant.* » Son succès relatif s'étirole et disparaît, ses écrits sont peu à peu oubliés : c'est d'autant plus facile que, déjà, au faite de sa vie littéraire, ses pairs masculins lui ont reproché avec véhémence son manque de portée politique, lui ont reproché de verser dans une

« L'HOMME BLANC C'EST LUI QU'EST LE MAÎTRE DE TOUTES LES CHOSSES ICI-BAS. »

« sensualité facile » quand il aurait fallu faire la guerre. Richard Wright, l'auteur de *Black Boy*, a ainsi attaqué *Mais leurs yeux dardaient sur Dieu* en affirmant que le livre n'avait « aucun sujet, aucun message, aucune réflexion », allant même jusqu'à accuser l'ouvrage de n'avoir pas été écrit pour un lectorat noir mais pour conforter les Blancs dans leurs préjugés. Hurston multiplie les petits emplois : bibliothécaire, bonne à tout faire, professeure remplaçante... Il n'est plus question de « *bondir vers le soleil* », comme sa mère le lui répétait dans son enfance, uniquement de parvenir à survivre. À ce moment-là, j'imagine qu'on a dû l'appeler Zora, quand elle était une femme noire, vieille et pauvre au milieu d'autres. Alors il faut dire son nom entier quand on parle d'elle : Zora Neale Hurston. Elle meurt en 1960, dans l'anonymat.

Son nom est d'autant plus important qu'il n'est apparu sur sa tombe que près de quinze ans après sa mort, lorsque Alice Walker³ et Charlotte Hunt ont remplacé la pierre nue, posée sur le corps de Hurston, par une autre qui la qualifiait de « *Génie du Sud* ». Walker a raconté cette enquête pour retrouver l'autrice oubliée – et, d'une certaine manière,

2. Elizabeth Mehren, « The Rediscovery of Zora Neale Hurston », *Los Angeles Times*, 7 avril 1991.

3. Alice Walker, née en 1944, est une autrice et activiste américaine qui fut engagée dans le mouvement des droits civiques. Avec le soutien d'une étudiante, Charlotte Hunt, elle a enquêté sur la vie et la mort de Zora Neale Hurston.



Zora Neale Hurston, possiblement entre 1935 et 1943.
© DR

4. Sylvain Pattieu, « Vous avez aimé Scarlett, vous allez adorer Janie », *Le Monde*, 28 juin 2020, disponible en ligne.

délibérément effacée – dans « Looking for Zora » (un titre d'article qui ruine toute ma démonstration sur la nécessité de toujours citer le nom de famille). À la suite de Walker, plusieurs écrivaines noires américaines se sont emparées de l'œuvre de Hurston. Elles ont ouvert en deux la frise chronologique de l'histoire littéraire pour la réinstaller dedans et la proclamer leur ancêtre. Parmi celles qui disaient ou disent encore avoir reçu ses livres en héritage, on trouve Toni Morrisson, Maya Angelou, Jamaica

Kincaid ou encore Zadie Smith. Les généalogies littéraires sont parmi les choses qui me fascinent : les familles inventées, choisies librement – et celle-là est particulièrement belle, j'ai envie de m'y glisser. La mémoire et les mots de Hurston circulent de l'une à l'autre de ces femmes depuis près de cinquante ans... mais elles ne sont pas arrivées jusqu'en France. De ce côté de l'Atlantique, le nom de Hurston est toujours manquant sur la pierre tombale. Quant à son roman majeur, *Mais leurs yeux dardaient sur Dieu*, paru en 1937 aux États-Unis (l'année où Margaret Mitchell reçoit le prix Pulitzer pour *Autant en emporte le vent*), il n'a été traduit en France que soixante ans plus tard par Françoise Brodsky au Castor Astral avant de connaître, en 2018, une nouvelle traduction chez Zulma par Sika Fakambi donc – on ne la citera jamais assez.

UNE AUTRE LANGUE QUE LE « PARLER NOIR » AMÉRICAIN

Lorsque le roman s'ouvre, Janie apparaît en salopette, ses longs cheveux pris dans une tresse. Elle traverse Eatonville, silencieuse et crottée, et les ragots naissent dans son sillage. D'où est-ce qu'elle s'en revient, celle-là ? Et pourquoi habillée comme ça ? Est-ce qu'elle

n'avait pas quitté Eatonville au bras d'un homme plus jeune qu'elle ? Est-ce qu'il l'a laissé tomber après avoir bu son argent ? Les commentaires se déchainent et, pour traduire les « parlottes », Sika Fakambi fait le choix de ne pas calquer mot à mot le « parler noir » américain, de déployer une langue qui paraît tout à tour perfusée de créole, de cajun ou de tournures béninoises. Comme le faisait remarquer l'écrivain Sylvain Pattieu, le « parler noir » d'*Autant en emporte le vent* est « une langue tronquée, dégradée, imitation maladroite de celle des Blancs⁴ », quand celle de Hurston déploie « sa complexité, sa capacité d'invention » : ce n'est pas « une langue plus pauvre, ou avec des "fautes" », c'en est une autre.

LE DÉSIR D'UNE FEMME NOIRE QUI N'AURAIT PAS DU DÉSIRER

Dans sa tentative pour expliquer son retour à Eatonville à son amie Phoeby, Janie se livre à une entreprise autobiographique, ou plutôt au récit de son rapport au désir depuis son plus jeune âge. C'est ce qu'est le roman : l'histoire du désir d'une femme noire qui, dans une société marquée par la domination des Blancs sur les Noirs et des hommes sur les femmes, n'aurait pas dû avoir le droit de désirer. « Chère, l'homme blanc c'est lui qu'est le maître de toutes les choses ici-bas, aussi loin que j'en ai vu. [...] Fait que l'homme blanc y jette le fardeau à terre et y dit à l'homme nègue d'aller le ramasser. L'homme nègue y va le ramasser pas qu'y faut bien, mais y va pas le porter rien du tout. Y va le refiler à ses femmes. La femme nègue c'est elle la mule du monde pour tout ce que j'en ai vu. » Pourtant, Janie rêve et désire, dans une ampleur qui paraît inconvenante à son entourage.

C'est à l'adolescence, devant la floraison d'un poirier, que Janie réalise son « désir de prendre à bras-le-corps la vie », désir d'un trouble sensuel, désir de beauté, désir d'embrasser qui se confondent chez la jeune fille, au grand désespoir de sa grand-mère qui voudrait la voir « marier un tout bien comme y faut » et qui l'accuse de ne vouloir « que d'embrasser et de becquer et de s'enrouler autour du premier qu'arrive ». Nanny, cette grand-mère qui fut

“

C'est alors que Joe Starks vit apparaître tous les sens de la repartie et sa vanité se mit à saigner à flots. Janie venait de le délester de cette illusion d'irrésistible masculinité que tous les hommes chérissent, et c'était atroce. À David, la fille de Saül l'avait fait. Mais Janie avait fait bien pire, elle avait jeté bas son armure vide devant ces hommes et ils avaient ri, continueraient de rire. Plus tard quand il ferait étalage de ses possessions, ils ne verraient plus les deux parties comme un tout. Ils contemplerait avec envie les choses et avec pitié l'homme qui les possède. Et quand, assis, il rendrait jugement, ce serait pareil. Des bonrienneries comme Dave et Lum et Jim ne voudraient même pas échanger leur place contre la sienne. Car qu'est-ce qui peut excuser aux yeux des autres hommes l'absence de puissance d'un homme ? Des petits morveux au derrière loqueteux de seize dix-sept ans lui adresseraient du regard leur pitié implacable tout en laissant leur bouche articuler quelque parole d'humilité. Il n'y avait plus rien à attendre de la vie. Toute ambition était vaine. Et cette cruelle trahison de Janie ! Toute cette ostentation d'humilité quand depuis le début elle le méprisait ! Riait de lui, et maintenant incitait la ville entière à faire de même. Joe Starks ne savait pas les mots pour le dire mais il savait le ressentiment. Alors il frappa Janie de toutes ses forces et la chassa du magasin. ”



*Mais leurs yeux
dardaient sur Dieu,*
éditions Zulma, 2018
(extrait page 130)

esclave et violée par son maître, fait peser sur sa petite-fille le poids de ses contradictions, lui disant à la fois *«toi y a pas rien qui peut t'empêcher de désirer»* mais décidant de la marier à un homme dont elle ne veut pas alors qu'elle n'a que seize ans. Dans la pensée de Nanny, on ne peut se protéger de la violence des hommes qu'en choisissant la moindre violence, celle du mariage avec *«un tout bien comme y faut»* (c'est-à-dire qui possède les fameux *«quarante acres et une mule»* promis aux anciens esclaves à la fin de la guerre de Sécession), ou, en d'autres termes, ce n'est qu'en devenant la propriété d'un homme bien que l'on tiendra les autres à l'écart. Et Nanny de soupirer : *«Je peux pas mourir en douceur si je pense que des hommes qu'y soient blanc qu'y soient noirs y vont peut-être te traiter comme si t'étais leur godet à cracher.»* C'est un refrain qui revient souvent dans la vie de Janie, cette nécessité de trouver un protecteur : *«Une femme toute seule, c'est une chose regrettante. Y leur faut ça de l'aide et de l'assistance.»* Mais pour l'instant, Janie a seize ans et elle vient d'épouser un homme qu'elle n'aime pas, persuadée que l'amour viendra avec le mariage puisqu'elle ne voit pas comment vivre sans et que c'est ce que lui ont répété les autres femmes. Ce qu'elle découvre lors de cette première union, c'est que l'amour et le désir n'ont qu'un sens : c'est l'homme qui veut la femme, jamais l'inverse. Mais Janie est incapable de s'en satisfaire : *«Moi je voudrais bien vouloir de lui en quèque fois. Je veux pas ça qu'y soye tout seul à faire tout le vouloir.»* Cette dynamique à sens unique permet à l'homme de ne jamais s'efforcer d'être désirable. Il n'essaie même pas d'être propre ! Janie s'offusque de ce que son mari ne se lave pas les pieds avant de venir se coucher contre elle, alors même qu'elle dispose une bassine près du lit à cet effet. En relisant cette scène, j'ai pensé à l'épisode des *Couilles sur la table* «Érotiser les hommes», dans lequel Victoire Tuaillon et Maïa Mazaurette abordent ce sujet du corps masculin désirable et soulignent les écarts significatifs entre hommes et femmes dans les gestes élémentaires de propreté⁵. Et le corps n'est qu'un aspect du problème : *«Y dit même pas jamais une chose qui soye jolie»*, soupire Janie.

Elle ne s'y résout pas. Elle part avec un autre homme, un qui soigne sa personne, ses vêtements, parle bien, un qui paraît plus désirable : Joe Starks. Ils s'installent ensemble à Eatonville, une ville habitée uniquement par des Noirs (et où Hurston prétendait qu'elle était née). C'est une des choses qui me fascine dans ce livre : l'absence quasi totale des Blancs, à l'exception des soldats et des jurés à la fin du roman. Hurston fait le choix éminemment politique, contrairement à ce qu'ont pu affirmer certains de ses contemporains, de placer son intrigue dans une société afro-américaine et de repousser les Blancs dans les marges du récit. Elle ne livre pas pour autant un roman dont le racisme serait absent et traite notamment de l'intra-racisme, du racisme interne à la communauté qu'elle décrit, à travers le personnage détestable et presque bouffon de Mrs Turner qui méprise *«les nègues noirs»* et donne raison aux Blancs de les haïr. Mrs Turner est persuadée que ceux qui ont le teint clair pourraient être acceptés par les Blancs et que ce sont ceux à la peau foncée qui créent une frontière indépassable entre Blancs et Noirs. Elle essaie donc de s'en distancier autant que possible et, rongée par l'espoir de ne plus être vue comme noire, elle inspecte chaque soir sa physionomie pour y trouver des traits caucasiens.

JOE POSSÈDE UN CRACHOIR DORÉ ET UNE BELLE FEMME

Joe Starks, le deuxième mari de Janie, est un homme d'ambition et prétend la traiter comme une reine. Tout au long du roman, c'est une chose qui revient dans la bouche des hommes qui courtisent Janie : ils lui parlent de ce qu'elle *«mérite»*, jamais de ce qu'elle veut. *«Ça parlait honneur et ça parlait respect. Et tout ce qu'ils disaient et tout ce qu'ils faisaient s'en allait se réfracter dans son indifférence pour se perdre au bord des ossements du néant.»* Dans le magasin que Joe vient de faire construire, Janie est entourée de belles choses, mais elle n'est pas là pour les utiliser : elle n'est elle-même qu'une des belles choses que son mari utilise pour impressionner la

5. Selon une étude américaine de 2018, les femmes seraient plus nombreuses à se laver les dents deux fois par jour (65 % pour elles, 52 % pour eux) ; à changer de sous-vêtements tous les jours (88 % pour elles, 78 % pour eux) ; à prendre une douche deux fois par jour ; à se laver les mains après avoir pris les transports en commun (74 % / 66 %). Statistiques accessibles sur le site de Binge Audio, épisode #55 du podcast *Les Couilles sur la table*.

population. Joe possède un crachoir doré et une belle femme, voilà tout. Il lui interdit de parler avec les hommes de la ville, de faire un discours ou même de participer aux cérémonies qui rythment le quotidien d'Eatonville. Rapidement, il l'oblige à porter un foulard lorsqu'elle sert la clientèle, pour dissimuler sa merveilleuse chevelure. Ce qu'il y a de bouleversant dans les portraits que dresse Hurston, c'est qu'elle mentionne la souffrance de Starks devant cette situation absurde (il est impossible, donc, que ce qu'on lit soit strictement le récit que Janie fait à Phoeby, Hurston reprend clairement les rôles par endroits pour permettre d'autres points de vue). Joe est jaloux des commentaires des autres hommes sur la beauté de sa femme, beauté qu'il a lui-même exhibée devant les autres hommes pour les rendre jaloux. Il ne sait plus quoi faire de son trophée et il n'ose pas l'avouer. La domination qu'il exerce sur elle ne lui assure pas la tranquillité, au contraire. À aucun moment, Joe ne saura que faire de sa femme. À aucun moment, il ne lui vient à l'esprit qu'il n'a rien à en faire, qu'elle saura vivre par elle-même. La rancune s'installe entre les deux. Joe en veut à Janie de son ingratitude: *«lui qui déversait tant d'honneurs sur elle, qui lui élevait le haut siège pour s'asseoir et contempler le monde ici-bas et elle qui faisait la moue devant tout ça.»* Il lui donne ce qu'elle ne veut pas et ne lui donne pas ce qu'elle veut – tout le problème vient du fait qu'il pense aux femmes comme à un ensemble et qu'au nom de celles qui seraient bien heureuses d'être à la place de Janie, Janie se doit de se réjouir. Il n'est d'ailleurs pas le seul à le faire. Lors des parlottes qui ont lieu tous les soirs, sur les marches du magasin, les hommes rassemblés assurent savoir ce que «les femmes» veulent (eux, la plupart du temps). Les comparaisons animalières se multiplient, avec les vaches, avec les poulets, affirmant jour après jour qu'il n'y a pas tant de différence entre une femme et une autre: elles font troupeau. Un jour, Janie intervient: *«Comment vous serez bien étonnés le jour où vous allez comprendre que vous savez même pas la moitié des choses que vous croyez savoir sur nous.»* Et peut-être que la première chose à oublier serait qu'il existe un «nous» quand on parle

« MOI,
CE QUE
JE VEUX,
C'EST
UTILISER
TOUT
MON MOI-
MÊME. »

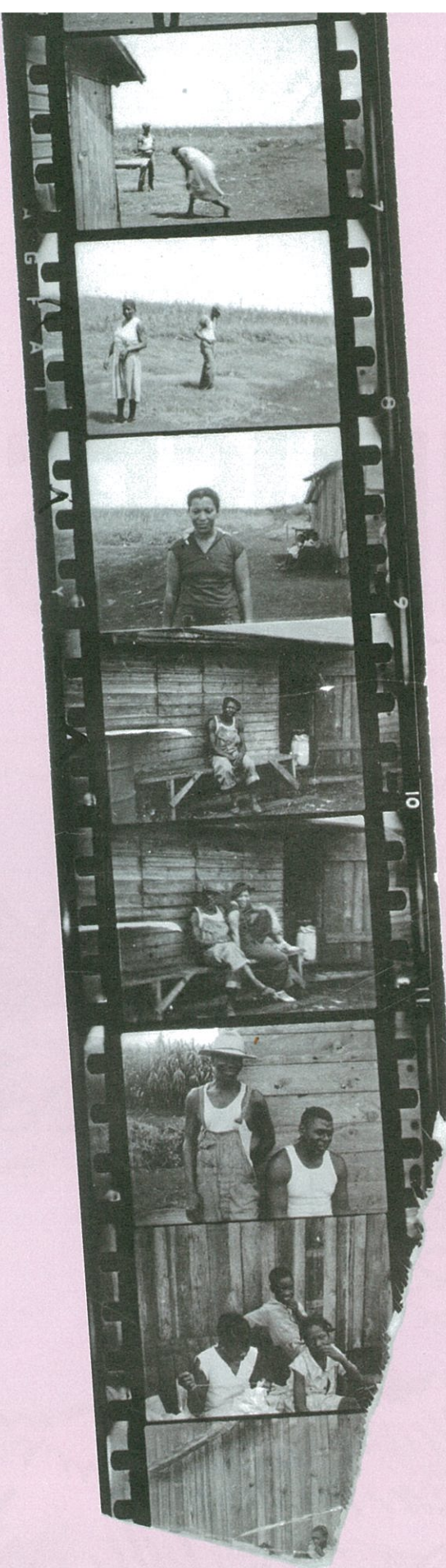
du désir, un « les femmes » désirant de concert les mêmes choses, ayant listé les mêmes désirs minuscules, peut-être un désir unique : avoir un mari qui ne me bat pas. Janie est de la trempe de Hurston sur la question du désir : elle ne se satisfera pas de ce qu'on lui donne, elle veut bondir vers le soleil. Une des particularités du personnage de Janie, que je n'ai remarquée qu'à la relecture du roman, tant Hurston choisit de ne pas s'appesantir sur la question, c'est qu'elle n'a pas d'enfant. Elle connaît trois « mariages » sans que la maternité n'intervienne, et elle rompt ainsi avec le modèle proposé par Nanny, laquelle « *raclait la terre* » uniquement pour s'assurer que sa progéniture aurait de meilleurs lendemains. Pour Janie, il n'y a pas de lendemain, il n'y a pas de vies futures qui viendront continuer la sienne et peut-être l'améliorer, il n'y a que l'impérieuse question du maintenant – ce qui rend d'autant moins supportable la violence ou la médiocrité des hommes qui l'entourent.

FÉMINITÉ ET VIRILITÉ INÉGAUX DEVANT LA CRITIQUE

« *Toi y a pas rien qui peut t'empêcher de désirer.* » Ce que décrit Hurston, c'est la prise de conscience, par Janie, que son désir est jugé extraordinaire ou puéril. Pourtant, jamais elle ne l'abandonne : elle apprend à ne plus le montrer, à ne plus en parler, à le garder « *dans son dedans* » mais elle refuse de s'assécher. Elle agit pour protéger sa capacité à désirer, pour ne plus l'abîmer ou l'amoindrir sur un homme comme son deuxième mari dont elle n'espère plus rien. « *Elle était restée là jusqu'à ce que quelque chose tombe d'une étagère à l'intérieur d'elle-même. Puis elle était entrée dans cet intérieur pour voir ce qui était tombé. C'était l'image qu'elle avait de Joe, dégringolée et fracassée.* » Devant la distance qu'elle adopte, Joe entreprend de la vexer, de l'humilier, attaquant à la fois son intelligence et son physique, lui rappelant en public qu'elle n'est plus de première jeunesse (« *t'es de la vieille carne à l'heure présente* ») alors qu'il est beaucoup plus âgé qu'elle. Il y a une scène que j'aime particulièrement, au cours de

laquelle Janie – insultée par son mari devant les clients – lui répond en l'attaquant sur les faiblesses de son vieux corps. Elle comprend alors, devant les réactions horrifiées de ceux qui sont présents, que l'on ne critique pas de la même manière la féminité d'une femme et la virilité d'un homme, que la première est offerte à tous les commentaires mais que la seconde est sacrée.

Enfin, arrive le personnage de Tea Cake, et avec lui l'irruption du désir et une certaine émancipation par le désir, le refus de se laisser emprisonner par les convenances et le regard des autres. Ce qui est moderne, ou tout simplement trop rare, dans la description que Hurston fait de ce personnage et du couple qu'il va rapidement former avec Janie, c'est que lui est d'abord décrit comme un objet de désir. Une des premières choses que l'on saura de cet homme, c'est que ses lèvres sont « *pleines et pourpres* » et qu'il est beaucoup plus jeune que Janie. Par ailleurs, c'est elle qui, la première, lui attrape la main pendant une partie de dames. C'est elle qui flirte en lui demandant « *s'il est sucré* », comme son surnom le laisse penser. Janie désire et Janie agit. Avec lui, elle découvre le jeu, la danse, les paysages des Everglades, le plaisir de se regarder dans le miroir en se trouvant désirable. Elle apprend aussi à tirer au fusil et devient capable de se défendre seule. C'est l'histoire de Tea Cake et de Janie, j'imagine, qui a fait dire à Oprah Winfrey que *Mais leurs yeux dardaient sur Dieu* était « *le plus beau roman d'amour de tous les temps* », même si on pourrait trouver plusieurs scènes qui viennent tempérer cette impression de conte de fées, comme celle où Tea Cake frappe Janie, ou celle où il lui vole son argent. Pour moi, c'est surtout l'histoire d'une femme qui affirme contre tous « *Moi, ce que je veux, c'est utiliser tout mon moi-même* » et qui défie le silence que les hommes lui ont imposé en se racontant tout au long du livre. ●



1891

Naissance de Zora Neale Hurston en Alabama.

1914

En Louisiane, une loi instaure aux guichets des cinémas, une distance minimum obligatoire de 7,50 mètres entre les Blancs et les Noirs.

1918

Zora Neale Hurston, entame ses études d'anthropologie à la Howard University, puis intègre le Barnard College grâce à une bourse.

1937

Parution de *Their Eyes Were Watching God* (*Et leurs yeux dardaient sur Dieu*).

1955

Rosa Parks lance la campagne de boycott des bus de Montgomery en Alabama.

1960

Zora Neale Hurston décède d'une crise cardiaque. Elle est enterrée anonymement au cimetière de Fort Pierce en Floride.

2018

Parution de *Et leurs yeux dardaient sur Dieu* aux éditions Zulma, traduction de Sika Fakambi.

Zora Neale Hurston et des amis, probablement à Belle Glade, en Floride, 1935.

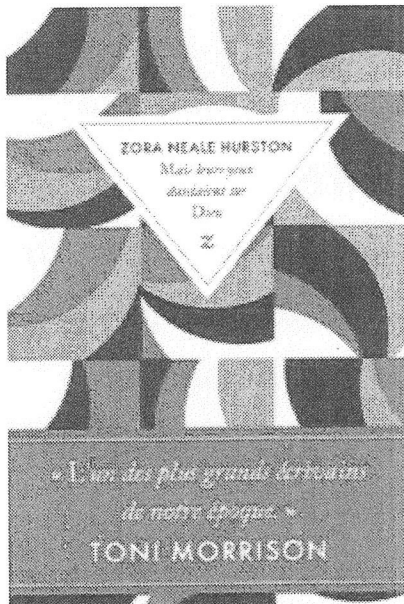
© LOMAX COLLECTION

[axellemag.be](https://www.axellemag.be)

Deux sublimes romans de femmes sortis des oubliettes - Axelle Mag

4-5 minutes

Mais leurs yeux dardaient sur Dieu



« Mais leurs yeux dardaient sur Dieu », Zora Neale Hurston, Zulma 2018.

Ce roman incroyable, par sa force, sa folle qualité littéraire, par son histoire hors du commun (il est originellement paru en 1937), est aussi une démonstration du rôle crucial des maisons d'édition. Découvrir – en l'occurrence exhumer – un texte qui pourrait bouleverser son public et sa société, à petite, grande ou immense échelle, faire ce pari. Prendre des risques pour le traduire (et quelle traduction insensée, extraordinaire, de Sika Fakambi !), pour l'éditer, l'imprimer, le

diffuser... Avons-nous conscience de notre privilège, nous, lectrices et lecteurs francophones, d'accéder aujourd'hui au roman de Zora Neale Hurston ? C'est un portrait de femme fabuleux. Déchirant comme un chant d'esclaves, universel comme une mythologie, héroïque et rebelle, car il est le premier roman connu écrit par une Afro-Américaine (et quelle femme !) née et ayant grandi dans un pays esclavagiste. Culte, enfin, puisque c'est un chef-d'œuvre qui inspira Alice Walker (c'est elle qui a « redécouvert » ce roman dans les années 1970, s'est battue pour le faire connaître... et a planté une épitaphe sur la tombe anonyme de Zora Neale Hurston), mais aussi Toni Morrison, Maya Angelou, Zadie Smith... Toutes ces femmes de plume afro-descendantes, autrices merveilleuses, ont été marquées par ce roman. Et vous le serez aussi. Car vous n'avez jamais lu un livre écrit dans cette langue française là, une parole que vous découvrirez avec stupéfaction, page après page, en immersion dans le monde de Janie Mae Crawford rêvant de liberté. Ce livre, c'est un affranchissement. (S.P.)

La Massaia



[lacauselitteraire.fr](http://www.lacauselitteraire.fr)

Mais leurs yeux dardaient sur Dieu, Zora Neale Hurston (par Yasmina Mahdi)

Yasmina Mahdi

7-9 minutes

Les premières phrases de *Mais leurs yeux dardaient sur Dieu*, de Zora Neale Hurston, écrit durant la ségrégation raciale, mettent en lumière le rapport différencié hommes/femmes, et la création des grands mythes. Les hommes voguent sur on ne sait quelle mer et les femmes, plus pragmatiques, reviennent à la terre pour honorer les rites funéraires. Comme une prophétie, l'une de ces femmes se distingue. En s'en approchant, on découvre une créature très belle, objet de tous les désirs, un peu inquiétante, dont la présence ouvre la voix aux sans-voix. Zora Neale Hurston puise dans le sociolecte de celles et de ceux acculés dans les bas-fonds de la société américaine blanche, y exhume leurs fables, leurs échecs, leurs facéties. Par un procédé stylistique très compliqué, la narration s'imbrique au passé, et de la mémoire de l'héroïne principale, Janie Mae Crawford, surgissent les péripéties d'une population esclavagisée, devenue amnésique de ses origines africaines. À la place, les sinistres points de repère de la doxa littéraire américaine balisent le roman : les chiens

lâchés contre l'homme noir, le lynchage d'innocents, la haine, la faim, les logements indécents, la misère, l'ostracisme incessant. L'intérêt du récit fait que cette condition intenable s'évoque par le biais d'une sorte de rescapée sans famille et va droit au but, sans les détours pudiques d'un Faulkner, par exemple.

Dans une ruche féroce ravagée par des insectes ennemis, subsistent tout au fond, comme l'espérance dans la boîte de Pandore, deux merveilleuses petites abeilles, belles et jeunes : Ève et Adam couleur d'ébène. L'essentialisation (abjecte) du peuple noir a confiné des individus, marqués du sceau de l'infamie, à des renégats de la nation américaine. Mais Zora Neale Hurston relève le défi, brise le tabou du silence et rien ne peut contraindre la puissance de son verbe. Sans manichéisme, l'écrivaine élabore de longs monologues de femmes et d'hommes brimés, assujettis, brutalisés. Cet ouvrage soulève également une importante question, demeurée, à vrai dire, sans véritable réponse, celle de la différence, c'est-à-dire de la spécificité (ou non) d'une littérature écrite par une femme (de plus, noire, dans les années 30 !), qui se singulariserait quant à la saisie des sentiments et des raisonnements de personnages féminins – ici, parti-pris construit à l'intérieur d'un contexte normatif, hétérosexuel, occidental, religieux. Z. N. Hurston parle à partir des plus intimes des confessions, celles d'Afro-Américaines ayant survécu aux accouchements clandestins, au veuvage, aux mauvais traitements, à la prison. La narratrice Janie/Zora (?) s'échappe comme elle peut de ce monde confiné de « *gens de couleur* », rêve d'amour et de liberté. Les souhaits personnels de Janie vont l'amener à se

confronter à d'autres personnalités qui cherchent à s'émanciper de l'apartheid. Déjà, les bases du communautarisme, plutôt de l'esprit d'affranchissement sont posées, les fondements de l'égalité, à l'instar de la Révolution française.

Pour aller de l'avant, il faut briser le présent, les habitudes. Rien n'est simple dans un tel contexte d'exclusion et les solutions intermédiaires ne s'avèrent pas efficaces. Les hommes de la communauté n'échangent des palabres que sous la forme de sous-entendus, en quelque sorte comme une sauvegarde de leur dignité, une conjuration de leur oppression. L'échange entre Cocker et Hicks le prouve : *« Tu parles c'est juste pour te consoler toi-même par les mots de la bouche. T'as un esprit qu'a de la volonté mais t'es trop léger par en arrière »*. L'on retrouve des personnages clés, des universaux : le dirigeant, le responsable, les incrédules, les médisants, les envieux, chez un peuple opprimé et qui le sait. La romancière rappelle que les Afro-Américains (et les Indiens) ont contribué à l'essor des États-Unis, ont défriché des terrains, bâti autant que les pionniers blancs, en plus de leur servage quotidien. Elle combat bien des idées reçues au sujet des humbles et de leurs revendications, de leurs capacités à s'unir. Zora Neale Hurston évoque le processus de l'assimilation, l'application ou non de la juridiction, l'usurpation des droits. Elle soulève également la question du pouvoir, de la prise de parole d'un individu au sein d'un groupe, de la concrétisation des discours, de la critique de leur univocité, de la confiscation de la parole des femmes et du cheminement de leur émancipation. Le ton est tour à tour

grinçant, émouvant et tendre. Le roman prend des allures d'épopée, de fable cruelle, où les joutes verbales, durant les conciliabules, ont une saveur unique. La grande romancière analyse la dynamique du déploiement affectif du couple, de l'amour à la rancœur, sur un ton augustinien de précarité de l'existence. *Mais leurs yeux dardaient sur Dieu* préfigure le dernier film hollywoodien de Douglas Sirk, *Mirage de la vie/Imitation of life* de 1959, lorsqu'un magnifique cortège funéraire défile devant les yeux de la fille métisse, qui vient de réaliser soudainement l'amour qu'elle portait à sa mère, noire de peau, et dont elle avait honte.

Après les potentialités gâchées, étranglées dès l'enfance, après les mariages successifs, les désunions et les désillusions, le chemin est difficile pour reconquérir une parcelle de son trésor intérieur intact. C'est alors que Cupidon vient décocher sa flèche ailée et frapper le cœur de Janie. Une région nouvelle, les Everglades, que le nouveau compagnon Tea-Cake prénomme le *muck* (la boue, le fumier), terre qui accueille des millions d'affamés chassés de leur ferme, accourus pour survivre, est aussi le lieu du troisième voyage de Janie – *muck* signifie aussi s'amuser, folâtrer, et se ficher de tout... C'est aussi le pendant du roman *Les raisins de la colère* de Steinbeck, de 1939. Ce paysage édénique de Floride, sauvage, exubérant, va abriter les amours passionnelles de Janie. L'exigence de l'écrivaine est grande quant à la stichomythie du parler populaire, plébéen, inventif, allégorique. Les lapsus sont autant de chocs imagés que des traductions poétiques de situations révélatrices du courage et des luttes de ce peuple détruit. Avec la misère, les préjugés fleurissent et le critère reste,

hélas, la couleur de peau, que les Afro-Américains eux-mêmes ingèrent et s'infligent comme critère de base – l'avilissement, « *leur dose de négritude* ». Quelque chose de plus fort va dominer les individus, c'est le réveil de la nature, l'ouragan, pressenti d'abord par les Indiens Séminoles, puis par les hordes de bêtes fuyant l'assaut monstrueux du Lac Okeechobee. Tel le retour du refoulé, le lac aussi vaste qu'une mer, aussi puissant que les milliers de mammouths décimés, que l'âme des Indiens exterminés, va dévaster tout sur son passage, comme une figure du Jugement dernier ; et de là, les êtres se retrouveront à égalité.

Ce roman, écrit à plusieurs voix, d'une grande maîtrise, reconnu comme un monument littéraire, va devenir une œuvre durable, grâce également à la traduction de Sika Fakambi. Nous concluons sur ce passage final, qui rejoint en boucle le début de *Mais leurs yeux dardaient sur Dieu*, jeté comme un avertissement : « *C'est pas une bonne chose d'être un nègre étranger parmi des blancs. Tout le monde va être à ton encontre* ».

Yasmina Mahdi